

Roland Giguère

Roland Giguère, Galerie Diana Archibald, du 29 mai au 3 juillet 1986

François-Marc Gagnon

Volume 31, Number 125, December–Winter 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, F.-M. (1986). Review of [Roland Giguère / Roland Giguère, Galerie Diana Archibald, du 29 mai au 3 juillet 1986]. *Vie des Arts*, 31(125), 49–49.

Roland Giguère possède une grande plaque de marbre sur laquelle il étale ses encres d'imprimerie – des encres très épaisses qui ont la consistance du cirage à chaussures et qu'on ne peut diluer qu'avec des vernis – et les façonne à l'aide de spatules, de couteaux, de rouleaux, de grattoirs, de peignes de peintre en bâtiment (tout, sauf le pinceau) ou les essuie à l'aide de chiffons ou à la main dans les régions où il souhaite des zones plus claires. Quand cette opération est terminée, il pose sa feuille de papier colorée au préalable, face contre le marbre. Puis, il soulève la

ROLAND GIGUÈRE



Roland GIGUÈRE
Léger amoncellement, 1985.
Encre sur papier; 66 cm x 51.

feuille après l'avoir passée au rouleau d'imprimeur au verso et voit, en clair, pour la première fois, les formes qu'il avait déjà tracées sur le marbre. La feuille est mise ensuite à sécher et, le lendemain, des couleurs, parfois appliquées à la main, sont ajoutées selon le besoin. Le titre de l'œuvre vient en dernier, car l'image est d'abord dans l'encre, puis dans l'invisibilité relative du marbre qui a beaucoup noirci à l'usage. Ce n'est que lorsqu'elle est déjà sur le papier et rehaussée de couleurs qu'elle révèle son identité à l'artiste qui, en poète, sait la nommer.

Tel est le procédé, comme on dit. On aura reconnu celui du monotype. Mais, sur quel univers n'ouvre-t-il pas la porte! De quel monde ne fournit-il pas la clé! Chaque tableau est un paysage, parfois même une scène de théâtre (les rideaux sont notés de chaque côté). L'important, c'est que l'horizon soit très bas, qu'un immense fond de nuit puisse s'élever de terre ou fermer l'arrière-scène. Et c'est alors qu'entrent les visiteurs, les transparents, les hélices du rêve, le tafetas des danseuses de tango, les ammonites phalloïdes en colonie serrée, le cœur en coupe, le sorbet du désir, les larmes de pierre du palais du Facteur Cheval, la passementerie des grands fonds marins, les circonvolutions du corail, la griffure des mousselines, la vague des peignes, le trou de la serrure vingt fois fermée (ou est-ce l'iris du Cyclope?), les branchies enfumées, un beau cristallin solaire... et j'en passe.

Ce qu'il importe de comprendre, c'est que la forme est ici obtenue non en traçant un contour qui la détacherait du fond et permettrait de la nommer, mais à même la tache dont on aurait repoussé la matière vers les bords, comme des lèvres que l'on écarte. Au commencement, il y a la nuit, et c'est à coups de couteau, par effacement, griffure, essuyage au chiffon, gommage à la main, que la forme apparaît. D'où son côté spectral, inquiétant parfois, fragile aussi comme la figure du charbonnier ou du ramoneur.

«Pouvoir du noir» donc, puisque c'est de lui dont tout est issu, lui qui, dans notre culture, a la mauvaise réputation d'être une non-couleur, une tache, une salissure, mais dont toute forme signifiante pour l'esprit provient. A l'origine de la longue carrière de Giguère, il y a le désir de fabriquer des livres, le métier de typographe, l'École des Arts Graphiques sous Dumouchel et Gladu. Or, je vous le demande, où le noir a-t-il plus de sens que dans un livre?

D'ailleurs, du noir, Giguère, en 1976, a parlé mieux que je ne le saurais faire. «Que faire avec le blanc quand c'est le noir qui attire et vers lequel tout tend? On commence avec le blanc, mais toujours le noir est là qui attend pour tout avaler et ne laisser que des parcelles de couleurs. Blanc futile alors, blanc pauvre qui voudrait éclairer, blanc prétentieux! On finit par s'apercevoir que le noir est lumière. Après combien d'années!»

Ce que l'on pourrait dire encore, c'est que le noir garde un merveilleux pouvoir de révélation (au sens photographique du terme). Au commencement, il n'y a rien (la *tabula rasa* d'Aristote est noire), le peintre travaille sans idée préconçue et se lance à l'aventure, à la recherche, comme disait Hertel, des «monstres familiers» qui l'habitent et qu'il doit faire apparaître pour les connaître. Tant que la chasse ramène des prises étonnantes, la quête peut se poursuivre, doit se poursuivre. On en finit jamais de travailler à sa propre connaissance. Avec le temps, les prises sont plus surprenantes encore. C'est dire que l'avenir de cette œuvre promet toujours, comme la vie, comme l'amour...¹.

1. Roland Giguère a exposé ses œuvres récentes à la Galerie Diana Archibald, du 29 mai au 3 juillet 1986.

François-Marc GAGNON

François-Marc Gagnon est professeur titulaire au Département d'Histoire de l'Art de l'Université de Montréal et historien d'art.